

Nº. 390.

L'AMI DU PEUPLE,
O U
LE PUBLICISTE PARISIEN.
JOURNAL POLITIQUE ET IMPARTIAL.

Par M. MARAT, auteur de l'Offrande à la patrie,
du Moniteur, et du plan de constitution, etc.

Vitam impendere vero.

Du Samedi 5 Mars 1791.

Plan de contre-révolution, découvert à Toulouse. — Atrocité des conspirateurs Bailly et Mottié, à l'égard des infortunés qui ont été arrêtés à Vincennes. — Développement de la conspiration du 28 Février et des artifices employés pour introduire les conspirateurs chez le roi. — Nécessité indispensable que la garde nationale s'empare du corps de garde et des logemens des officiers Suisses, aux Thuilleries.

*Lettre du club des Jacobins de Toulouse, à
l'Ami du Peuple.*

On a écrit le 18 février à la société de amis de la constitution de cette ville, qu'aux environs de Cressensac et autres lieux, tous les ci-devant gardes du

corps étoient partis à l'improviste et en habit bourgeois, les chevaliers ayant laissé leurs croix de S. Louis. Cette dénonciation a été faite par notre municipalité qui en garantit la vérité.

Projet de contre-révolution, trouvé à Toulouse dans les dans les papiers d'un homme suspect, qu'on n'a pas pu arrêter.

» Que chacun se munisse d'un cheval et d'un armement complet; on se procurera autant d'affidés que l'on pourra, tous équipés de la même manière. On établira dans chaque grande ville et place forte un club monarchique. S'il ne peut s'établir, on conservera la liste de ceux qui auront souscrit, et on se procurera autant des signatures que possible. A une époque fixée, les princes fugitifs, à la tête des mécontents entreront dans le royaume. A Paris, le club monarchique s'emparera du roi et de la famille royale. A la même époque, les clubs monarchiques des autres villes s'empareront des châteaux, forts, arsenaux, armes, et sur-tout des magasins à poudre, les cours souveraines rentreront aussitôt, pour déclarer nul tout ce qu'a fait l'assemblée nationale, et pour punir, comme coupables de crime d'état tous ceux qui auront manifesté des sentimens contraires aux intérêts et à la souveraineté de la couronne. »

Réflexion.

On dirait que c'est là le plan de la dernière conspiration : les tentatives faites dans les autres villes du royaume, à la même époque, constateraient s'il étoit général.

A Marat, notre frere le prophète.

Depuis long-tems, moi et plusieurs de mes amis, observons que les aristocrates helvétiques qui servent en France, notamment ceux des gardes Suisses. Il est tems enfin que vous dénonciez, et faisiez cha-

sser tous ces monstres , comme ils chassent les patriotes françois de la Suisse. D'après ce vœu , les stupides aristocrates de mon pays , qui sont dans les principes du Sr. Blanc , portier de M. de Luynes , va sans doute me menacer de Bailly et de la Fayette , en me défiant de retourner en Suisse , pendant qu'il est sur d'y être protégé ; mais au dépend de tout risque je ne veux pas survivre à des nouvelles chaînes , et les bons patriotes helvétiques ne doivent rien laisser ignorer de ce qui peut contribuer au bien de la nation Française. Or , il y a long-tems que je ne cesse de dire à différens membres de l'assemblée nationale , qu'il importoit d'empêcher les officiers de corrompre le soldat , et si on n'en trouvoit pas le moyen , qu'il falloit les renvoyer.

L'artifice que ces chefs indignes ont employé lundi dernier , est le comble de la scélératesse. Ils étoient dans le complot de l'enlèvement du roi. Ils étoient tous bottés , comme les officiers aux gardes Françaises et les gardes du corps : leurs chevaux étoient prêts à Paris et à Courbevoie ; et depuis long-tems ils avoient cherché à préparer les esprits des soldats en se promenant avec eux dans les cours de leurs casernes ; la veille encore ils leurs disoient , il y aura du tintamarre ce soir : il faut bien laisser écraser ces bleux avant que d'agir ; après nous verront , mais ça ne se passera pas comme le 6 octobre : le roi a pour lui toute l'armée , tous les chevaliers de St. Louis , tous les régimens étrangers , et toute la noblesse. Ces propos avoient inquiété les soldats , qui se disoient entr'eux : il y a long-tems que nos officiers trahissent la nation , et qu'ils voudroient nous mettre dans la nasse : ne les écoutons pas , soyons fermes , conduisons-nous comme les gardes nationales , et soyons toujours pour les citoyens. Il faut observer que lundi , les compagnies qui n'étoient pas de service , étoient consignées. On se demandoit le soir au château , et le lendemain dans Paris , par où avoient pu entrer tout

ces traîtres : il faut vous le dire par la cour des Suisses, où est leur corps de garde, et le logement de leurs officiers. On en avoit donné la porte et doublé les sentinelles, en leur disant de laisser entrer tous les particuliers qui demanderoient quelques officiers. A leur arrivée on les fesoient monter.

Les soldats nous ont dit qu'ils arrivoient par pelotons de cinquante, soixante, plus ou moins. Que c'est dans les logemens des officiers qu'ils changeoient de costume, et qu'ils passaient une dernière épreuve chez le Sr. Fifre, capitaine commandant, que de là on les fesoit monter au château, où ils s'armoient. Dans ce concours se sont trouvés les Srs. Châteauvieux, Diesback, les Daffry, Mailardo, tout l'état-major du régiment.

Ils nous ont assuré que Mottié leur avoit envoyé de Vincennes plusieurs messagers, et même qu'il leur avoit écrit.

La conduite du vieux d'Affry n'est pas bien connue aux soldats; mais ils le croient tout aussi criminel que les autres; sans doute que vous êtes informé des scènes du château, où le vieux maréchal de Mailly, âgé de 88 ans s'est trouvé avec deux pistolets.

Observez qu'à la porte royale, M. de Villequier avoit posé le Sr. Marian, huissier de la chambre du roi, pour faire connoître aux sentinelles ceux qu'il falloit laisser entrer, et d'abord tous ceux qui sont de l'ancienne cour. A la porte des princes, il avoit posé le Sr. Gentil de la garde-robe du roi; avec même consigne; ils fesoient le même service; mais un officier des grenadiers de la garde nationale s'étant aperçu vers les 7 heures de ce stratagème, a chassé celui-ci. Aux autres portes ils n'ont pas été dérangés.

Achevés, notre cher prophète de démasquer cet affreux complot que vous nous aviez annoncé, d'avance.

Il est à observer que l'on savoit à Fribourg en Suisse, l'époque où devoit éclater ce complot; ils en attendoient le suisses de jour en jour avec la plus vive impatience.

Signés, plusieurs patriotes liés par les liens du sang aux habitués du château.

Conseils de l'Ami du peuple.

Puisque nous sommes assez imbéciles pour ne pas poignarder tous les conspirateurs que nous prenons sur le fait, puisque nous sommes assez insensés pour les laisser en liberté, et recommencer à leur aise : puisque les municipalités, les départemens et les tribunaux dans le royaume entier ne sont composé que de traîtres à la patrie ; puisque les loix sont impuissantes contre eux ; attendons-nous à être en proie pendant cinquante ans à la plus affreuse anarchie, aux horreurs de la guerre civile. S'ils ne réussissent pas bientôt à consommer notre perte par l'enlèvement du roi. Braves grenadiers soldés, brave troupe du centre, et vous braves citoyens qui ne voulez être que les soldats de la patrie et non les satellites d'un infâme courtisan dont les traîtres ont fait un général, redoublés de soins : renforcés la garde autour de la famille royale, emparés vous du corps de garde des Suisses et des logemens de leurs officiers aux tuilleries, par où les conspirateurs s'introduisent au château, et tenez toutes les portes.

Bulletin de la conciergerie, du 28 février.

A 9 heures du soir, un officier municipal en écharpe est arrivé à la conciergerie, annonçant que 50 brigands, arrêtés à Vincennes, alloient être amenés. Demie heure après sont arrivés, non pas 50 brigands, mais 62 citoyens de Paris, dont 30 mariés ; les autres étant de jeunes gens de 12, 16 et 18 ans, et deux chasseurs non soldés. Le concierge a pris

leurs noms : dans l'intervalle sont arrivés une douzaine d'officiers Municipaux qu'amenoit la curiosité ; une voix demande grace. A l'instant s'est présenté le général, le chef infâme de tous les brigand contre-révolutionnaires : il a été reçu avec murmure ; ces enfans lui ont demandé d'être mis en liberté, en disant qu'ils avoient été pris sur le chemin tous sans armes. D'abord il n'a pas daigné les écouter, ensuite prenant un ton mielleux, il leur a dit : *vous ne dépendez plus de moi, autrement je vous obligerois, vous dépendez des tribunaux. Demain je prierai pour vous à la municipalité.* Les prisonniers raisonnables se sont écriés, *point de prières, point de grace, dressez procès-verbal, et nous répondrons.* Cette réponse l'a fait sortir, les municipaux seuls sont restés pour s'occuper de faire loger les 62 malheureux dans le cachot le plus terrible, où ils gémissent actuellement sans pain. A dix heures est entré Carle, le plus vil des mouchards et des pousse-culs. Il a offert aux officiers municipaux son bataillon tout entier pour répondre de la prison, où ces infortunés gémissent.

Signé, Marcandier.

Adresse aux citoyens.

Citoyens, l'affaire de Vincennes est une trahison dont le général conspirateur est le chef. Il y a longtemps que je vous ai dénoncé l'argent qu'il a fait distribuer au régiment des gardes suisses, les conférences qu'il avoit chaque jour avec leurs officiers

qu'on voyoit à sa table ; et les messages qu'il a envoyés de Vincennes aux contre-révolutionnaires rassemblés chez le roi ne laissent plus aucun doute là-dessus.

Nous étions perdus sans la conduite, ferme et patriotique de nos braves grenadiers soldés qui étoient de garde ce jour là au château ; et sans la résistance patriotique que Mottié éprouva à Vincennes. Par une suite exécrable des artifices qu'il a fait jouer pour soulever les habitans du faubourg St. Antoine et les vainqueurs de la bastille ; qu'il vouloit perdre, plusieurs de ces braves défenseurs de la patrie. Arrêtés et mis au secret à la conciergerie, gémissent dans les cachots, où l'on a enfermés des moutons avec eux. Et par une suite des calomnies qu'il a répandues, le Brave Santerre, lui-même auquel le vil courtisan ne pardonne pas d'avoir contribué à purger son bataillon des mouchards et coupe-jarrets du général. Il a juré sa perte, mais le scélérat ne la consommera pas. Citoyens : quelle barbarie, quel opprobre pour vous si vous abandonniez vos défenseurs. Que demain matin tous les soldats patriotes, tous les bons citoyens, tous les habitans des faubourgs s'assemblent pour les réclamer à grands cris : si on les leur refuse, qu'ils les arrachent de force des mains de cet assassin. Souffrons-nous que de perfides machinateurs, qui ne travaillent que pour nous perdre jettent encore aux fers nos défenseurs, pour se consoler d'avoir manqué leurs coups. Oui le roi, la plupart des députés à l'assemblée nation-

nale, tous les courtisans, les membres du club monarchique les officiers aux gardes françoises et suisses, les gardes du corps avoient conjuré pour allumer la guerre civile, et l'infèrnal Mottié n'attendoit que cet enlèvement pour vous faire égorger. Comment ne s'est-il pas trouvé parmi les soldats de la patrie qu'il a conduit à Vincennes pour dégarnir la capitale, un seul homme de cœur qui lui ait passé une balle par la tête : faudra-t-il donc attendre que les femmes nous donnent l'exemple ? Et attendrons-nous qu'il ait consommé notre perte, pour sentir que nous aurions du nous en défaire, à quelque prix que ce soit.

Mais revenons à ses infâmes à l'égard de nos freres infortunés qui gémissent dans les cachots. Quoi donc, les conjurés pour enlever la famille royale et allumer la guerre civile sont impunis ; les conspirateurs contre la patrie sont en liberté, et ses défenseurs sont dans les fers ! Et l'infèrnal Mottié voudrait les faire punir des pièges qu'il leur a tendus (1) ! Et il sacrifieroit à sa rage des innocens auxquels on ne peut reprocher autre chose que de s'être laissés aveuglés par ses émissaires, et d'avoir voulu abbatre un monument de tyrannie comme firent tous les Parisiens le 14 Juillet ! O désespoir ! comment ne sont-ils pas encore vengés, et nous osons nous dire libres ! et nous osons nous vanter d'avoir conquis la liberté !

(1) Voyez mon numéro 388.

MARAT, l'ami du peuple.

DE L'IMPRIMERIE DE MARAT.